

serez absous. 3° C'est le temps du combat, et [les plaisirs ne sont propres qu'à nous énerver et nous réduire dans l'impuissance de vaincre.

4° « C'est le temps de travailler à sa guérison, « et non le temps de se livrer aux plaisirs : » *Sanitatis tempus est, non voluptatis*<sup>1</sup>. [Il faut réprimer ces] appétits irréguliers qui sont causés par la maladie, [et qui ne peuvent que l'entretenir ou l'augmenter si l'on se prête à les satisfaire.]

Il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent : ceux-là nous les devons supporter ; ceux-ci nous les devons modérer : le premier, par la patience et par le courage ; le second, par la tempérance et par la retenue. Et les maux qui nous affligent nous servent à corriger ceux qui nous flattent, parce que la force de ces derniers est dans le plaisir, et que la pointe du plaisir s'époussé par la souffrance [qui en est] le contraire : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrænamus*<sup>2</sup>. C'est ainsi que nous faisons servir d'instrument à la justice la peine du péché : *In usus justitiæ peccati pœna conversa est*<sup>3</sup>. Un malade ne songe pas au plaisir ; trop heureux de recouvrer la santé : [et pour l'acquiescer il consent de se soumettre à un] régime [exact et sévère. Telle est la conduite que nous devons suivre.] *Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nondum sunt. Non possumus cum illis discumbere, quia nec illi nobiscum*<sup>4</sup>. « Le temps de nos festins, de nos noces, n'est pas encore venu. Nous ne pouvons nous réjouir avec les mondains, parce qu'ils ne pourront aussi se réjouir avec nous. » Viendra le temps de notre banquet ; l'Époux viendra, et il leur sera dit : *Nescio vos* : « Je ne vous connais pas » ; et nous entrerons en la joie de Notre-Seigneur. Nous ne la connaissons que par espérance : mais alors nous en aurons la possession véritable. Amen.

<sup>1</sup> S. Aug. Serm. LXXXVII, n° 13, t. v, col. 468.

<sup>2</sup> Ibid. cont. Julian. lib. v, n° 22, t. x, col. 640.

<sup>3</sup> Ibid. de Civit. Dei, lib. XIII, cap. IV t. VII, col. 328.

<sup>4</sup> Tertull. de Spect. n° 28.

<sup>5</sup> Matth. XXV, 12.

## SERMON

POUR

## LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES,

PRÊCHÉ DANS LA CATHÉDRALE DE MEAUX A L'OUVERTURE D'UNE MISSION EN 1692 \*.

Mépris que nous devons faire du monde pour aller à Dieu. Obligation de toujours croître en amour et en perfection durant le cours de cette vie. Deux sortes de tristesses : celle qui est le partage des enfants de Dieu. Dispositions dans lesquelles nous devons entrer lorsque Dieu nous frappe. Sentiments de pénitence nécessaires pour obtenir l'indulgence du jubilé. Stabilité essentielle à la vraie pénitence ; amour, seul capable de produire une solide conversion.

Vado ad Patrem meum.

Je m'en vais à mon Père. Joan. XVI, 16.

Notre-Seigneur, mes chers frères, dit cette parole en la personne de ses fidèles, aussi bien qu'en la sienne ; et pour nous donner la confiance de la répéter avec lui, il a dit en un autre endroit : « Je monte vers mon Père, et vers votre Père ; vers mon Dieu, et vers votre Dieu »<sup>1</sup>. Son Père est donc le nôtre aussi, quoiqu'à titre différent : le sien par nature, et le nôtre par adoption ; et nous pouvons dire avec lui : « Je m'en vais à mon Père. » Je puis même ajouter, mes chers frères, que cette belle parole nous convient, en un certain sens, plus qu'à Jésus-Christ : puisque, vivant sur la terre, il était déjà avec son Père, selon sa divinité ; et que, même selon sa nature humaine, son âme sainte en voyait la face. Il était toujours avec lui ; et dans un temps où il semblait encore éloigné de retourner au lieu de sa gloire avec son Père, il ne laissait pas de dire : « Je ne suis pas seul, mais mon Père, qui m'a envoyé, et moi, sommes toujours ensemble »<sup>2</sup>.

C'est donc à nous qui sommes vraiment séparés de Dieu, c'est à nous, mes bien-aimés, à faire un continuel effort pour y retourner ; c'est à nous à dire sans cesse : « Je vais à mon Père : » et comme cette parole marquait la consommation du mystère de Jésus-Christ dans son retour à sa gloire ; elle marque aussi la perfection de la vie du chrétien, dans le désir qu'elle nous inspire de retourner à Dieu de tout notre cœur.

Pénétrons donc le sens de cette parole : concevons, premièrement, ce que c'est que d'aller à notre Père ; voyons, en second lieu, ce qui nous doit arriver en attendant que nous y soyons ;

\* Nous n'avons point le manuscrit original de ce sermon. Il a déjà été imprimé dans un recueil de *Lettres et d'Opuscules de Bossuet*, 1748, 2 vol. in-12. Il est placé au t. II, p. 92 et suiv.

<sup>1</sup> Joan. XX, 17.

<sup>2</sup> Ibid. VIII, 16.

et comprenons, en dernier lieu, quel bien nous y aurons, quand nous y serons parvenus : tout cela nous sera marqué dans notre évangile ; et je ne ferai que suivre pas à pas ce que Jésus-Christ nous y propose.

## PREMIER POINT.

« Je m'en vais à mon Père. » C'est l'état d'un chrétien d'aller toujours : mais d'où est-ce qu'il part, et où est-ce qu'il doit arriver ? Saint Jean nous le fait entendre par cette parole : « Jésus sachant que son heure était venue, de passer de ce monde à son Père... » N'en disons pas davantage : nous devons faire ce passage avec Jésus-Christ. « Je ne suis pas du monde, dit-il, « comme ils ne sont pas du monde »<sup>1</sup>. Ainsi, selon sa parole, vous n'êtes pas du monde : quittez-le donc, marchez sans relâche ; mais marchez vers votre Père. Voilà les deux raisons de votre passage : la misère du lieu d'où vous partez ; et la beauté de celui où vous êtes appelés.

Saint Paul, pour nous exprimer le premier : « Le temps est court »<sup>2</sup>, dit-il. Le temps est court ; si vous ne quittez le monde, il vous quittera : il reste donc que celui qui est marié, « soit comme ne l'étant pas ; et ceux qui pleurent, « comme ne pleurant pas ; et ceux qui se réjouissent, « comme ne se réjouissant pas ; et ceux qui achètent, « comme n'achetant pas ; et ceux qui usent de ce monde, « comme n'en usant pas : » parce que la figure de ce monde passe<sup>3</sup>. Comme s'il disait : Pourquoi voulez-vous demeurer dans ce qui passe ? vous croyez que c'est un corps, une vérité ; ce n'est qu'une ombre et une figure, qui passe et qui s'évanouit : ainsi, en quelque état que vous soyez, ne vous arrêtez jamais. Les liaisons les plus fermes et les plus saintes, telle qu'est celle du mariage, trouvent leur dissolution dans la mort : vos regrets passeront comme vos joies ; ce que vous croyez posséder à plus juste titre, vous échappe à quelque prix que vous l'avez acheté : tout passe malgré qu'on en ait.

« Mais c'est autre chose, dit saint Augustin<sup>4</sup>, « de passer avec le monde, autre chose de passer du monde pour aller ailleurs. » Le premier, c'est le partage des pécheurs : malheureux partage, qui ne leur demeure même pas ; puisque si le monde passe, ils passent aussi avec lui. Le second, c'est le partage des enfants de Dieu ; qui, de peur de passer toujours, ainsi que le monde, sortent du monde en esprit, et passent pour aller

à Dieu. Domaines, possessions, palais magnifiques, beaux châteaux, pourquoi voulez-vous m'arrêter ? vous tomberez un jour ; ou si vous subsistez, bientôt je ne serai plus moi-même pour vous posséder : adieu ; je passe, je vous quitte, je m'en vais, je n'ai pas le loisir d'arrêter. Et vous, plaisirs, honneurs, dignités, pourquoi étalez-vous vos charmes trompeurs ? je m'en vais ; en vain vous me demandez encore quelques moments, ce reste de jeunesse et de vigueur : non, non, je suis pressé : je pars, je m'en vais : vous ne m'êtes plus rien. Mais où allez-vous ? Je vous l'ai dit, je m'en vais à mon Père : c'est la seconde raison de hâter mon départ.

Le monde est si peu de chose, que les philosophes l'ont quitté sans même savoir où aller : dégoûtés de sa vanité et de ses misères, il l'ont quitté ; ils l'ont quitté, dis-je, sans même savoir s'ils trouveraient, en le quittant, une autre demeure où ils pussent s'établir solidement. Mais, moi, je sais où je vais : je vais à mon Père. Que craint un enfant, quand il va dans la maison paternelle ? Ce malheureux prodigue, qui s'était perdu en s'en éloignant, et qui s'était jeté en tant de péchés et en tant de misères, trouve une ressource, en disant : « Je me lèverai, et je retournerai chez mon Père »<sup>5</sup>. Prodiges, cent fois plus perdus que le prodigue de l'Évangile, dites donc : Je me lèverai, je retournerai ; mais plutôt ne dites pas : Je retournerai, partez à l'instant. Jésus-Christ vous apprend à dire, non pas : J'irai à mon Père ; mais : J'y vais, je pars à l'instant : ou si vous dites, Je retournerai, avec le prodigue, que cette résolution soit suivie d'un prompt effet, comme la sienne ; car il se leva aussitôt, et il vint à son Père. Dites donc dans le même esprit, Je retournerai à mon Père : là les mercenaires, les âmes imparfaites, ceux qui commencent à servir Dieu, et qui le font encore par quelque espèce d'intérêt, ne laissent pas de trouver dans sa maison un commencement d'abondance ; combien donc en trouveront ceux qui sont parfaits, et qui le servent par un pur amour ! Allez donc, marchez : quand le monde serait aussi beau qu'il s'en vante, et qu'il le paraît à vos sens, il le faudrait quitter pour une plus grande beauté, pour celle de Dieu et de son royaume. Mais maintenant ce n'est rien, et vous hésitez ; et vous dites toujours : J'irai, je me lèverai, je retournerai à mon Père : sans jamais dire : Je vais.

Mais, enfin, supposons que vous partiez ; vous voilà dans la maison paternelle. Attiré par les sensibles douceurs d'une conversion naissante, vous y demeurez : c'est le veau gras qu'on vous y a

<sup>1</sup> Joan. XIII, 1.

<sup>2</sup> Ibid. XVII, 16.

<sup>3</sup> I. Cor. VII, 29.

<sup>4</sup> I. Cor. VII, 29, 30, 31, 32.

<sup>5</sup> In Joan. Tract. LV, n° 1, t. III, part. II, col. 653.

<sup>5</sup> Luc. XV, 15.

donné d'abord; c'est la musique qu'on fait retentir dans toute la maison à votre retour. Voulez-vous donc demeurer dans cet état agréable, et y attacher votre cœur? Non, non, marchez, avancez: recevez ce que Dieu vous donne; mais élevez-vous plus haut, à la croix, à la souffrance, aux délaissements de Jésus-Christ, à la sécheresse qui lui a fait dire: « J'ai soif<sup>1</sup> »; où néanmoins il ne reçoit encore que du vinaigre.

Hé bien! me voilà donc arrivé; j'ai passé par les épreuves, et Dieu m'a donné la persévérance: je n'ai donc qu'à m'arrêter. Non, marchez toujours. Êtes-vous plus avancé qu'un saint Paul, qui avait bu tant de fois le calice de la passion de son Sauveur? écoutez comme il parle, ou plutôt considérez comme il agit. Il dit aux Philippiens: « Mes frères, je ne crois pas être arrivé<sup>2</sup>. » Eh quoi! grand apôtre, n'êtes-vous pas du nombre des parfaits? et pourquoi avez-vous dit dans cet endroit même: « Tout ce que nous sommes de parfaits, ayons ce sentiment<sup>3</sup>? » Il est parfait et néanmoins: « Non, dit-il, mes frères, je ne suis pas encore où je veux aller, et il ne me reste qu'une chose à faire<sup>4</sup>. » Entendez-vous: Il ne me reste qu'une chose à faire. Et quoi? « C'est qu'oubliant ce que j'ai fait, et tout l'espace que j'ai laissé derrière moi dans la carrière où je cours, je m'étende à ce qui est devant moi. » Je m'étende: que veut-il dire? Je fais continuellement de nouveaux efforts; je me brise, pour ainsi dire, et je me disloque moi-même, par l'effort continu que je fais pour m'avancer; et cela incessamment, sans prendre haleine, sans poser le pied un moment dans l'endroit de la carrière où je me trouve: « Je cours de toutes mes forces vers le terme qui m'est proposé<sup>5</sup>. » Et encore, quel est ce terme, et verrons-nous une fin à votre course durant cette vie mortelle? Écoutez ce qu'il répond: « Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ<sup>6</sup>. » Imitateur de Jésus-Christ! je ne m'étonne donc plus si, après tant d'efforts, tant de souffrances, tant de conversions, tant de prodiges de votre vie, vous dites toujours que vous n'êtes pas encore arrivé. Le terme où vous tendez, qui est d'imiter la perfection de Jésus-Christ, est toujours infiniment éloigné de vous: ainsi vous irez toujours, tant que vous serez en cette vie; puisque vous tendez à un but où vous ne serez jamais arrivé parfaitement.

Et vous, mes frères, que ferez-vous, sinon

<sup>1</sup> Joan. XIX, 28.

<sup>2</sup> Philipp. III, 13.

<sup>3</sup> Ibid. 15.

<sup>4</sup> Ibid. 13.

<sup>5</sup> Ibid. 14.

<sup>6</sup> I. Cor. IV, 16.

ce qu'ajoute le même apôtre dans son épître aux Philippiens? « Soyez, mes frères, mes imitateurs, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez vu en nous. » Il faut donc toujours avancer, toujours croître: en quelque degré de perfection qu'on soit, ne s'y reposer jamais, ne s'y arrêter jamais. Je m'en vais, je m'en vais plus haut, et toujours plus près de mon Père: *Vado ad Patrem*. Le chemin où l'on marche, la montagne où l'on veut, pour ainsi dire, grimper, est si roide, que si l'on n'avance toujours, on retombe; si l'on ne monte sans cesse, et qu'on veuille prendre un moment pour se reposer, on est entraîné en bas par son propre poids. Il faut donc toujours passer outre, toujours s'élever, sans s'arrêter nulle part. C'est la pâque de la nouvelle alliance, qu'il faut célébrer en habit de voyageur, le bâton à la main, la robe ceinte, et manger vite l'agneau pascal: « car c'est la pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur<sup>2</sup>; » et, comme Moïse l'explique après, « c'est la victime du passage du Seigneur<sup>3</sup>, » qui nous apprend aussi à passer toujours outre, sans nous arrêter jamais: car Jésus-Christ, qui est cette victime, s'en va toujours à son Père, et nous y mène avec lui. Si nous ne faisons un continuel effort pour nous approcher de lui, et nous y unir de plus en plus, nous n'accomplissons pas le précepte: « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toutes vos pensées, de toutes vos forces<sup>4</sup>. »

Mais, quand on sera arrivé à ce parfait exercice de l'amour de Dieu; alors du moins il sera permis de s'arrêter, et de prendre du repos? Quoi! vous ne savez donc pas qu'en aimant, on acquiert de nouvelles forces pour aimer? le cœur s'anime, se dilate; le Saint-Esprit, qui le possède, lui inspire de nouvelles forces pour aimer de plus en plus. Ainsi vous n'aimez point de toutes vos forces, si vous n'aimez encore de ces nouvelles forces que vous donne le parfait amour. Il faut donc croître en amour pendant tout le cours de cette vie: celui qui donne des bornes à son amour ne sait ce que c'est que d'aimer; celui qui ne tend pas toujours à un plus haut degré de perfection ne connaît pas la perfection, ni les obligations du christianisme. « Soyez parfaits, dit le Sauveur, comme votre Père céleste est parfait<sup>5</sup>. » Pour avancer vers ce but, où l'on n'est jamais tout à fait en cette vie, il faut croître en perfection, toujours aimer de plus en plus. Je ne sais si dans le

<sup>1</sup> Philipp. III, 17.

<sup>2</sup> Exod. XII, 11.

<sup>3</sup> Ibid. 27.

<sup>4</sup> Deut. VI, 5.

<sup>5</sup> Ibid.

<sup>6</sup> Matth. V, 48.

ciel même l'amour n'ira point toujours croissant, puisque l'objet qu'on aimera étant infini, et infiniment parfait, il fournira éternellement à l'amour de nouvelles flammes. Si néanmoins il faut dire qu'il y a des bornes, c'est Dieu seul qui les donne; et comme, durant cette vie, on peut toujours avancer, toujours croître, il le faut donc toujours faire, toujours dire: « Je vais à mon Père; » c'est-à-dire, je marche, non-seulement pour y aller lorsque j'en suis éloigné; mais lors même que je m'en approche et que je m'y unis, je tâche de m'en approcher et de m'y unir davantage, jusqu'à ce que je parvienne à cette parfaite unité où je ne serai avec lui qu'un même esprit, « où je lui serai tout à fait semblable, en le voyant tel qu'il est<sup>1</sup>: » où enfin, et pour tout dire en un mot, « où lui-même sera tout en tous<sup>2</sup>, » et rassasiera tous nos désirs. Mais en attendant, qu'avons-nous à faire? C'est ce que je vous devais expliquer dans la seconde partie de ce discours, ou plutôt ce que Jésus-Christ vous expliquera lui-même dans notre évangile.

#### DEUXIÈME POINT.

Ce que vous avez à faire, dit-il, en attendant le jour de votre délivrance, c'est que « vous pleurez et vous gémez, et le monde se réjouira; mais vous, vous serez dans la tristesse, » *vos autem contristabimini*<sup>3</sup>. Pour entendre cette tristesse, il faut écouter le saint apôtre, qui nous dit qu'il y a de deux sortes de tristesse: « Il y a la tristesse du siècle, la tristesse selon le monde, et la tristesse selon Dieu<sup>4</sup>. » Ne croyez pas, mes frères, sous prétexte que Jésus-Christ a prononcé que le monde serait dans la joie; ne croyez pas, dis-je, qu'il ait voulu dire que ses joies seront sans amertume, ou qu'elles ne seront pas suivies de douleur. Qui ne voit, par expérience, que ceux qui aiment le monde ont presque toujours à pleurer la perte de leurs biens, de leurs plaisirs, de leur fortune, de leurs espérances, et en un mot de ce qu'ils aiment? Si donc Jésus-Christ a dit que le monde se réjouira, c'est qu'il cherchera toujours à se réjouir: c'est là son génie, c'est là son caractère; mais quoiqu'il cherche toujours la joie, il ne lui arrive jamais de la trouver à son gré: c'est-à-dire pure et durable. Salomon a dit: Il y a longtemps que ces deux qualités manquent aux joies de la terre. « Le ris sera mêlé de douleur<sup>5</sup>; » les joies du monde ne sont donc jamais pures: « les pleurs suivent de près la joie; » elle ne sera donc jamais durable: et quelque heu-

<sup>1</sup> I. Joan. III, 2.

<sup>2</sup> I. Cor. XV, 28.

<sup>3</sup> Joan. XVI, 20.

<sup>4</sup> II. Cor. VII, 10.

<sup>5</sup> Prov. XIV, 13.

reux qu'on soit dans le monde, il y a plus d'afflictions que de plaisirs; c'est donc là cette tristesse du siècle dont saint Paul vous a parlé.

Mais qu'en a dit ce bienheureux apôtre? « La tristesse du siècle produit la mort<sup>1</sup>; » parce qu'elle vient de l'attachement aux biens périssables. A cette tristesse du siècle saint Paul oppose la tristesse qui est selon Dieu, et qui est le vrai caractère de ses enfants. La tristesse qui nous peut venir du côté du monde, par la perte des biens de la terre ou par l'infirmité de la nature, par les maladies, par les douleurs, nous est commune avec les impies; ainsi ce n'est pas là cette tristesse que le Sauveur donne en partage à ses fidèles, en leur disant: « Vous pleurerez. » C'est, mes frères, cette douleur selon Dieu dont il veut parler; et quel en est le sujet, sinon qu'ordinairement le monde persécuteur fait souffrir les gens de bien et les tient dans l'oppression? Ajoutons que Dieu, comme un bon père, châtie les justes comme ses enfants, et leur fait trouver leurs maux en ce monde, afin de leur réserver leurs biens dans la vie future. Vous voyez bien déjà quelque chose de cette tristesse qui est selon Dieu. Soumettez-vous-y, mes chers frères, soumettez-vous à l'ordre qu'il a établi dans sa famille; et si lorsqu'il a résolu de punir le monde, il commence le jugement par sa maison, par les justes qui sont ses enfants; tendez le dos humblement à cette main paternelle, et laissez-lui exercer une rigueur si remplie de miséricorde.

Mais voici encore une autre espèce de cette tristesse selon Dieu. Assis sur les fleuves de Babylone et au milieu des biens qui passent, les fidèles sentent leur bannissement et pleurent en se souvenant de Sion leur chère patrie. Ah! mes chers enfants, si quelque goutte de cette tristesse entre dans vos cœurs, et que, pleins de dédain et de dégoût pour ce qui passe, vous vous sentiez affligés de ne pas jouir encore du bien qui est éternel, après lequel vous soupirez; c'est là la tristesse selon Dieu que je vous souhaite.

Mais ce n'est pas encore celle que j'ai dessein de vous prêcher aujourd'hui avec saint Paul. « Cette tristesse, qui est selon Dieu, produit, dit ce saint apôtre, une pénitence stable<sup>2</sup>. » C'est donc là principalement cette douleur que je vous souhaite, le regret de vos péchés, la tristesse et l'amertume de la pénitence. Si je puis vous inspirer cette douleur; alors, alors, mes chers frères, je vous dirai avec l'apôtre: « Ah! mes bien-aimés, je me réjouis non pas de ce que vous êtes contents, mais de ce que vous l'êtes selon Dieu

<sup>1</sup> II. Cor. VII, 10.

<sup>2</sup> Ibid.

« par la pénitence<sup>1</sup>; » et encore : « Qui est celui qui me peut donner de la consolation et de la joie, sinon celui qui s'afflige à mon sujet<sup>2</sup>; » à qui ma prédication et mes avertissements ont inspiré cette tristesse qui est selon Dieu, et le regret de leurs fautes ?

C'est, mes frères, pour vous inspirer cette tristesse salutaire, que j'ai appelé des prédicateurs qui vous prêcheront la pénitence dans le sac et sur la croix. Vous commencerez dès ce soir à les entendre; et je fais l'ouverture de cette mission, dont j'espère tant de fruit. Laissez-vous donc affliger selon Dieu, et plongez-vous dans la tristesse de la pénitence. Je suis touché, il y a longtemps, de la tristesse que vous donnent tant de misères, tant de charges que vous avez beaucoup de peine à supporter, et que sans doute vous ne pouvez supporter longtemps malgré votre bonne volonté. Je vous plains; je les ressens avec vous: et quelle serait ma joie, si je pouvais vous soulager de ce fardeau! Mais il faut que je vous parle comme un père: quand vous exagéreriez vos maux, qui sont grands, vous n'allez pas à la source. Toutes les fois que Dieu frappe, et qu'on ressent des misères ou publiques ou particulières, qu'on est frappé dans ses biens, dans sa personne, dans sa famille; il ne faut pas s'arrêter à plaindre ses maux, et à pousser des gémissements qui ne les guérissent pas: il faut porter sa pensée à nos péchés qui nous les attirent.

Voyez ce prodigue, dont nous vous parlions tout à l'heure, réduit à paître un troupeau immonde, et gagnant à peine du pain dans un service si bas et si indigne. Il ne se contente pas de dire: « Les moindres domestiques de mon père sont abondamment nourris, et moi qui suis son fils je meurs ici de faim<sup>3</sup>; » car cette plainte stérile n'aurait fait qu'aigrir ses maux, au lieu de les soulager. Il va à la source: il sent que la source de ses maux c'est d'avoir quitté son père, et sa maison où tout abonde; c'est de s'être contenté des biens qui se dissipent si vite, et qu'il lui avait arrachés, parce que ce père si sage et si bon, qui en connaissait la malignité, avait peine à les lui donner. Il dit donc, dans ce sentiment: « J'irai, je me lèverai<sup>4</sup>, et je retournerai vers mon père; » et non content de le dire d'une manière faible et imparfaite, il se lève, il vient à son père, et il éprouve les douceurs de ses tendres embrassements. S'il s'était contenté de dire: Ah! que je suis malheureux! et que se prenant de ses maux, non point à soi-même, mais à Dieu, il eût blas-

phémé contre le ciel, qu'aurait-il fait autre chose que d'aggraver son fardeau? Mais parce qu'il a dit dans sa misère: « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, » il a tout ensemble et effacé son péché, et fini les maux qui en faisaient le châtement.

Mes bien-aimés, faites-en de même. Vous voyez tant d'ennemis conjurés de tous côtés contre vous; ne dites pas, comme faisaient autrefois les Juifs: C'est l'Égypte, ce sont les Chaldéens, c'est l'épée du roi de Babylone, qui nous poursuit; dites: « Ce sont nos péchés qui ont mis la séparation entre Dieu et nous<sup>1</sup>; » encore un coup, ce sont nos péchés qui soulèvent contre nous tant d'ennemis. Nos péchés accablent l'État, comme disait saint Grégoire; « le royaume n'en peut plus sous ce faix: » *Peccatorum nostrorum oneribus premimur, quæ reipublicæ vires gravant*<sup>2</sup>. Venez donc gémir devant Dieu, à la voix de ces saints missionnaires qui viennent me seconder et me prêter leurs secours pour vous préparer à la grâce du jubilé.

Vous me direz: Mais la grâce du jubilé est donnée pour nous soulager, et relâcher les peines que nous méritons par nos crimes; par conséquent pour nous donner de la joie, et non pas pour nous plonger dans la tristesse à laquelle vous nous exhortez. Vous n'entendez pas, mes bien-aimés, le mystère de l'indulgence et du jubilé, et la nature de cette grâce. Il y a une peine et une douleur que l'indulgence relâche: il y en a une autre qu'elle augmente. La peine qu'elle relâche, c'est cette affreuse austérité de la pénitence, dont nous devrions porter toutes les rigueurs, après avoir tant de fois péché contre Dieu et outragé son Saint-Esprit. Mais il y a une peine que l'indulgence doit augmenter; et c'est la peine que nous cause le regret d'avoir offensé Dieu. Et pourquoi l'indulgence vient-elle augmenter cette peine d'un cœur affligé de ses péchés, et percé de douleur d'en avoir commis un si grand nombre, si ce n'est, comme dit le Sauveur, que « celui à qui on remet davantage aime aussi davantage<sup>3</sup>; » et qu'en aimant davantage son bienfaiteur, il doit aussi s'affliger davantage de l'avoir offensé par tant de crimes? C'est donc ainsi que l'indulgence augmente la peine; cette peine d'avoir commis un péché mortel, cent péchés mortels, un nombre infini de péchés mortels. C'est pour ceux en qui cette peine intérieure de la pénitence s'augmente, c'est pour ceux-là, mes bien-aimés, que l'indulgence est ac-

<sup>1</sup> II. Cor. VII, 9.

<sup>2</sup> Ibid. II, 2.

<sup>3</sup> Luc. XV, 17.

<sup>4</sup> Ibid. 18.

<sup>1</sup> Is. LIX, 2.

<sup>2</sup> Ad Mauric. Aug. lib. V, Ep. XX, t. II, col. 747.

<sup>3</sup> Luc. VII, 47.

cordée. « Ceux qui font la pénitence indifféremment, comme parle le saint concile de Nicée<sup>1</sup>, « il n'y a point d'indulgence pour eux. » L'esprit de l'Église est d'accorder l'indulgence à ceux qui sont pénétrés et comme accablés par la douleur de leurs crimes.

Mais je veux encore remonter plus haut, et vous remettre devant les yeux l'exemple de saint Paul. C'est la pénitence imposée et l'indulgence accordée à ce Corinthien incestueux, qui a donné lieu à l'excellente doctrine que je vous ai rapportée de ce grand apôtre sur la tristesse de la pénitence. Saint Paul avait prononcé contre ce pécheur scandaleux une dure et juste sentence, « jusqu'à le livrer à Satan, pour l'affliger selon la chair, et le sauver selon l'esprit<sup>2</sup>. » L'Église de Corinthe, vivement touchée du reproche que saint Paul lui avait fait de souffrir un si grand scandale au milieu d'elle, avait mis ce pécheur en pénitence; et depuis, touchée de ses larmes, elle en avait adouci la rigueur, suppliant le saint apôtre d'agréer ce charitable adoucissement. Et sur cela voici l'indulgence qu'accorda saint Paul: voici le premier exemple de cette indulgence apostolique qui a été de tous temps si prisée et si estimée dans l'Église. Eh bien! dit-il, « c'est assez que le pécheur scandaleux ait reçu la correction, ait subi la peine que vous lui avez imposée dans votre assemblée par la multitude, » dit-il, par l'Église, par les pasteurs, avec le consentement de tout le peuple; car c'est sans doute ce que veulent dire ces mots: *Sufficit objugatio hæc, quæ fit à pluribus*<sup>3</sup>. Ainsi loin de trouver mauvais ce que votre charité a fait pour lui, et l'adoucissement de sa peine, je vous exhorte au contraire de le traiter avec indulgence, de le consoler par ce moyen dans l'extrême confusion et affliction que lui cause son crime; « de peur, dit cet apôtre, qu'il ne soit accablé par un excès de tristesse: » *ne forte abundantiori tristitia absorbeatur*<sup>4</sup>.

Vous voyez maintenant, mes bien-aimés, ce qui le rendit digne de l'indulgence de l'Église et de saint Paul; c'est que s'étant livré sans bornes à cette tristesse salutaire de la pénitence, il s'y plongea jusqu'à faire craindre qu'il en serait accablé, que sa douleur ne l'absorbât, *ne absorbeatur*, ne l'abîmât; en sorte qu'il ne la pût pas supporter. Livrez-vous donc, à son exemple, à la douleur de la pénitence, afin de vous rendre dignes de l'indulgence, des consolations, de la charité de l'Église.

Mais, mes frères, n'oubliez pas un caractère de cette tristesse qui est selon Dieu, marqué par saint Paul dans le passage que nous traitons. La tristesse qui est selon Dieu, produit, dit-il, « une pénitence: » mes frères, quelle pénitence? « une pénitence stable, » *penitentiam stabilem*<sup>1</sup>; non pas de ces douleurs passagères que la première attaque des sens et de la tentation emporte aussitôt, et sans résistance. Cette tristesse produit la mort, aussi bien que celle du siècle; parce qu'elle n'a servi au pécheur que pour lui faire faire une confession qui n'ayant point eu de bons effets n'en peut avoir eu que de très-mauvais, en donnant lieu à une rechute plus dangereuse que le premier mal. La pénitence que je vous demande est une pénitence durable, affermie sur de solides maximes et sur une épreuve convenable. Et en quoi consiste la stabilité de cette tristesse? L'apôtre dit, quand elle est parfaite, qu'elle doit produire « une pénitence stable pour le salut: » elle a donc la stabilité qui lui convient, lorsqu'elle vous mène jusqu'au salut, jusqu'à la parfaite union avec Dieu, et au dernier accomplissement de cette parole: « Je vais à mon Père. » Alors il vous arrivera ce que Jésus-Christ a promis dans notre évangile; ce qui devait faire le dernier point de ce discours, et que je tranche en un mot.

« Alors, dit-il, votre tristesse sera changée en joie, et en une joie que personne ne vous ôtera jamais: » *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis*<sup>2</sup>. Voilà, mes frères, la joie que je vous souhaite; non pas ces joies que le monde donne et que le monde ôte: il les donne, non par raison, mais par humeur, par bizarrerie, par caprice; et il les ôte sans savoir pourquoi, avec aussi peu de raison qu'il en a eu à les donner. Loin de nous ces joies trompeuses: loin de nous l'aveuglement qu'elles produisent dans les cœurs, et le criminel attachement avec lequel on s'y abandonne. Je vous souhaite cette joie qui ne change pas, parce que celui qui la donne est immuable.

Mais, mes frères, n'oubliez jamais qu'il y faut venir par la tristesse, par la tristesse qui est selon Dieu, par la tristesse de la pénitence. C'est ce que Jésus-Christ nous explique à la fin de notre évangile, par une comparaison admirable et bien naturelle. « Une femme, dit-il, a de la douleur pendant qu'elle enfante, parce que son heure est venue; mais, lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde<sup>3</sup>. » Voilà le modèle de cette douleur de la pénitence

<sup>1</sup> II. Cor. VII, 10.

<sup>2</sup> Joan. XVI, 22.

<sup>3</sup> Ibid. 21.

<sup>1</sup> Can. XII, Labb. t. II, col. 42.

<sup>2</sup> I. Cor. V, 5.

<sup>3</sup> II. Cor. II, 6.

<sup>4</sup> Ibid. II, 7.

que je vous ai aujourd'hui prêchée après saint Paul. Vous devez enfanter un homme; et cet homme que vous devez enfanter, et à qui vous devez donner une vie nouvelle, c'est vous-même. Votre heure est venue, vous êtes à terme : la guerre avec tous ses maux, le commencement d'une campagne, qui apparemment doit être décisive; la mission, le jubilé, nos pressantes exhortations, avertissent qu'il est temps que vous acheviez cet enfantement que vous semblez commencer depuis tant d'années, d'une manière si languissante et si faible. Quand on entend les cris d'une femme en travail, qui sont médiocres et languissants, on dit, Elle n'accouche pas encore : mais quand un cri qui perce les oreilles, les déchire, pour ainsi dire, et pénètre jusqu'au cœur; alors on se réjouit, et on dit, Elle est délivrée : et on apprend un peu après l'heureuse nouvelle, qu'elle a mis un homme au monde; et on la voit consolée de son travail, qui auparavant lui était insupportable. Mes bien-aimés, si la douleur que vous causent vos péchés n'est vive, pénétrante; si elle ne déchire, pour ainsi dire, et ne brise vos cœurs : vous n'enfanterez jamais votre salut; hélas! vous serez de ceux dont il est écrit : « L'enfant se présente, et sa mère n'a pas la force de le mettre au monde : » *Vires non habet parturiens*<sup>1</sup>. Vous n'avez que des désirs imparfaits, des résolutions chancelantes, c'est-à-dire, non pas des résolutions, mais des mouvements languissants qui n'aboutissent à rien : vous périrez avec le fruit que vous devez mettre au jour; c'est-à-dire, votre conversion et votre salut. Mais si vous criez de toutes vos forces, si vos gémissements percent le ciel, si vos efforts sont pressants et persévérants, et que vous soyez de ces violents qui veulent emporter le ciel de force; que votre sort sera heureux, et quelle sera votre joie! Car si cette mère se tient heureuse pour avoir mis au monde un enfant qui est, à la vérité, un autre elle-même, mais enfin un autre; quelle doit être votre consolation, quel doit être votre transport, lorsque vous aurez enfanté, non pas un autre, mais vous-même! afin de commencer une vie nouvelle, abandonnez-vous donc aux justes regrets d'avoir offensé Dieu; et si vous voulez achever cet enfantement salutaire que je vous prêche en son nom, ne vous arrêtez pas à la crainte de ses jugements.

La crainte de ses jugements est un tonnerre qui étonne, qui ébranle le désert, qui brise les cédres, qui abat l'orgueil; qui, par de vives secousses, commence à déraciner les mauvaises habitudes. Mais, pour rendre la terre féconde,

<sup>1</sup> IV. Reg. XIX, 2.

il faut que ce tonnerre rompe la nuée et fasse couler la pluie qui rend la terre féconde : *Domini diluivum inhabitare facit*<sup>2</sup>. Cette pluie dont l'âme est arrosée et pénétrée, qu'est-ce autre chose, mes frères, que le saint amour? La terreur ne frappe qu'au dehors; il n'y a que l'amour qui change le cœur. La crainte agit avec violence, et peut bien nous retenir pour un peu de temps; la seule dilection nous fait agir naturellement, par inclination, et produit des résolutions aussi permanentes que douces. Et c'est encore ce qu'il nous faut faire, en disant : « Je vais à mon Père. » Ah! ce n'est point à un juge implacable et rigoureux qu'il nous faut aller, comme de vils esclaves, comme des criminels condamnés; c'est à un Père miséricordieux et plein de tendresse. Aimez donc, si vous voulez vivre; aimez, si vous voulez changer votre cœur, et y faire un changement durable. Ne vous laissez point de regretter d'avoir tant offensé un si bon Père; et après avoir goûté par ces saints regrets l'amertume de la pénitence, peu à peu vous remplirez votre cœur de cette joie qui ne vous sera jamais ôtée : par la bénédiction éternelle du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

## SERMON

SUR LE MYSTÈRE

### DE L'ASCENSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Jésus, l'unique et véritable Pontife, figuré dans les cérémonies de l'ancienne loi; le seul qui remplit parfaitement les fonctions du sacerdoce. Besoin que nous ayons d'un pareil Pontife; pourquoi devait-il monter au ciel. Excellence de sa qualité de Médiateur : comment est-il le Médiateur universel. En quel sens donnons-nous ce nom aux saints. Avec quel succès il sollicite, comme notre avocat, la miséricorde divine en notre faveur; grâces et bénédictions qu'il répand sur nous du haut du ciel. Raisons qui doivent nous porter à être éternellement enflammés des désirs célestes.

Præcursor pro nobis introivit Jesus, secundum ordinem Melchisedech Pontifex factus in æternum.

Jésus notre avant-coureur est entré pour nous au dedans du voile, c'est-à-dire, au ciel, fait Pontife éternellement selon l'ordre de Melchisedech. Hebr. VI, 20.

Si l'on voyait une telle magnificence, lorsque les consuls et les dictateurs triomphaient des nations étrangères; si les arcs triomphaux portaient jusqu'aux nues le nom et la gloire du victorieux; s'il montait dans le Capitole au milieu de la foule de ses citoyens, qui faisaient retentir leurs acclamations jusque devant les autels de

<sup>2</sup> Ps. XXVIII, 10.

leurs dieux : aujourd'hui que notre invincible Libérateur fait son entrée au plus haut des cieux, enrichi des dépouilles de nos ennemis, quelle serait notre ingratitude, si nous n'accompagnions son triomphe de pieux cantiques et de sincères actions de grâces! Certes, il est bien juste, ô Seigneur Jésus, que nous assistions avec une sainte allégresse à la célébrité de votre triomphe : car encore que, sortant de ce monde, vous emportiez avec vous toute notre joie, encore que cette solennité regarde plus apparemment les saints anges, qui seront dorénavant réjouis par l'honneur de votre bienheureuse présence, toutefois il est assuré que nous avons la plus grande part en cette journée. Vos intérêts sont de telle sorte liés avec ceux de notre nature, qu'il ne s'accomplit rien en votre personne qui ne tourne à l'avantage du genre humain; vous ne montez au ciel que pour nous en ouvrir le passage : « Je m'en vais, dites-vous, préparer vos places<sup>1</sup>. » C'est pourquoi votre apôtre saint Paul ne craint pas de vous appeler notre avant-coureur, et de dire que vous entrez pour nous dans le ciel : tellement que si nous savons comprendre vos intentions, vous ne frustrez aujourd'hui notre vue que pour accroître notre espérance.

Et, en effet, considérons, mes très-chères sœurs, quel est le sujet de ce magnifique triomphe qui se fait aujourd'hui dans le ciel : n'est-ce pas, qu'on y reçoit Jésus-Christ comme un conquérant? mais c'est nous qui sommes sa conquête; et c'est de nos ennemis qu'il triomphe. Toute la cour céleste accourt au-devant de Jésus, on publie ses louanges et ses victoires; on chante qu'il a brisé les fers des captifs, et que son sang a délivré la race d'Adam éternellement condamnée. Que si on honore sa qualité de Sauveur; eh! quelle est donc notre gloire, mes sœurs, puisque le salut et la délivrance des hommes fait non-seulement la fête des anges, mais encore le triomphe du Fils de Dieu même? Réjouissons-nous, mortels misérables, et ne respirons plus que les choses célestes. La divinité de Jésus, toujours immuable dans sa grandeur, n'a jamais été abaissée; et par conséquent ce n'est pas la divinité qui est aujourd'hui établie en gloire, car elle n'a jamais rien perdu de sa dignité naturelle. Cette humanité qui a été méprisée, qui a été traitée si indignement, c'est elle qui est élevée aujourd'hui : et si Jésus est couronné en ce jour illustre, c'est notre nature qui est couronnée; c'est elle qui est placée dans ce trône auguste devant lequel le ciel et la terre se courbent. « Celui qui est descendu, dit saint

« Paul<sup>2</sup>, c'est lui-même qui est monté : » celui qui était si petit sur la terre, est infiniment relevé dans le ciel; et par la puissance de Dieu, sa grandeur est crue selon la mesure de sa bassesse.

Nous lisons au livre des Nombres<sup>3</sup> que, lorsqu'on élevait l'arche d'alliance, Moïse disait : « Élevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis disparaissent, et que ceux qui vous haïssent soient dissipés devant votre face; » et lorsque les lévites la descendaient : « Venez, disait-il, ô Seigneur, à la multitude de l'armée d'Israël. » Que signifiait cette arche, sinon le Sauveur? C'était par l'arche que Dieu rendait ses oracles; par l'arche il se faisait voir à son peuple : l'arche était ornée de deux chérubins sur lesquels il se reposait en sa majesté. Et n'est-ce pas Jésus qui est l'interprète et l'oracle du Père, parce qu'il est sa parole et son Fils? n'est-ce pas en la personne du Médiateur « que la divinité habite corporellement, » comme dit l'apôtre saint Paul<sup>3</sup>, et que ce Dieu invisible en lui-même, en s'appropriant une chair humaine, s'est vraiment rendu visible aux mortels? et ainsi l'arche représentait au vieux peuple le Fils de Dieu fait homme, qui est le prince du peuple nouveau : c'est lui en effet qui est descendu, et c'est lui aussi qui est élevé. Ce Dieu-Homme est descendu pour combattre : c'est pourquoi Moïse disait : Descendez, Seigneur, à l'armée. Il monte pour triompher; c'est pourquoi le même Moïse dit : Élevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis fuient devant votre face. Moïse prie le Dieu d'Israël de descendre à l'armée de son peuple; cela sent le travail du combat : mais en ce qu'il assure qu'en s'élevant sa présence dissipera tous ses ennemis; qui ne remarque la tranquillité du triomphe? C'est ce que nous voyons accompli en la personne de notre Sauveur. Jésus-Christ, dans l'infirmité de sa chair, au jour de sa passion douloureuse, a livré bataille à Satan et à ses anges rebelles, qui étaient conjurés contre lui. Sans doute il est descendu pour combattre, puisqu'il a combattu par sa mort : c'est descendre infiniment à un Dieu, que de mourir cruellement sur un bois infâme. Mais aujourd'hui ce même Jésus, après son combat, montant à la droite du Père, met tous ses ennemis à ses pieds; et à la vue d'une si grande puissance, « tout genou se fléchit devant lui, comme dit l'apôtre, dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers<sup>4</sup>. » Chantons donc avec le Psalmiste, et disons à notre Maître victorieux : « Élevez-

<sup>1</sup> Ephes. IV, 10.

<sup>2</sup> Num. X, 35, 36.

<sup>3</sup> Coloss. II, 9.

<sup>4</sup> Philipp. II, 10.

<sup>1</sup> Joan. XIV, 2.